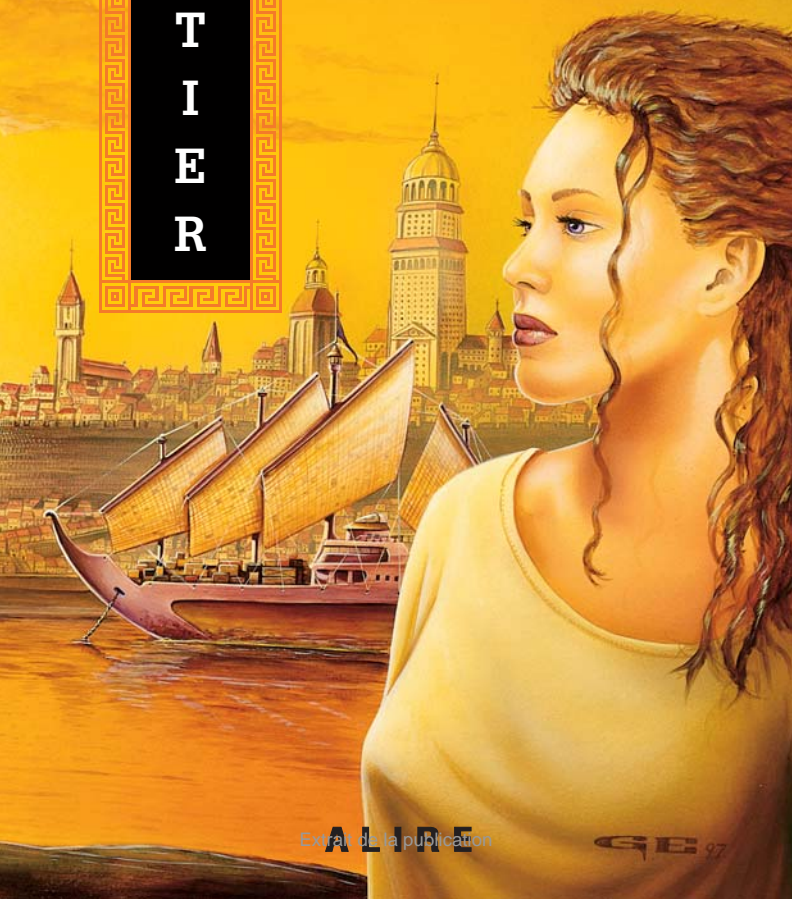


F
R
A
N
C
I
N
E

P
E
L
L
E
T
I
E
R

NELLE DE VILVÈQ

LE SABLE ET L'ACIER -1



Extrait de la publication

ALIRE

GE 97

À PROPOS DE LA TRILOGIE *LE SABLE ET L'ACIER...*

1. *NELLE DE VILVÈQ*

« UN EXEMPLE DE ROMAN-FLEUVE
DE SCIENCE-FICTION RÉUSSI
ET QUI NOUS FAIT ATTENDRE LA SUITE
AVEC IMPATIENCE. »

Lettres québécoises

« [...] CE QUI DISTINGUE ICI LE TRAVAIL DE
L'ÉCRIVAIN POUR ADULTE, C'EST LA SÉVÉRITÉ DU
REGARD ET LE REFUS DES EXPLICATIONS FACILES. »

Solaris

« UN ROMAN À L'ÉCRITURE SOBRE ET BELLE,
À L'ACTION LENTE MAIS INTÉRESSANTE [...]
UN LIVRE FORT, QUI NOUS LAISSE AVEC
BEAUCOUP DE QUESTIONS SUR CE MONDE. »

Proxima

« FRANCINE PELLETIER FAIT NAÎTRE EN NOUS
UNE FASCINATION POUR SON UNIVERS. »

imagine...

« ON SE LAISSE FACILEMENT EMPORTER
PAR LES IMAGES QUE FRANCINE PELLETIER
FAIT NAÎTRE AU MOYEN DE DESCRIPTIONS
CLAIRES ET SANS DENTELLE. »

Filles d'aujourd'hui

2. *SAMIVA DE FRÉE*

« DE LA SCIENCE FICTION INTELLIGENTE [...] »

Impact Campus

« FRANCINE PELLETIER ENTRAÎNE ENCORE
LE LECTEUR DANS UN MONDE FANTASTIQUE,
OÙ L'HÉROÏNE DEVRA ÉCLAIRCIR
PLUSIEURS ÉNIGMES POUR DÉCOUVRIR
SA RÉELLE IDENTITÉ. »

Voir Montréal

« FRANCINE PELLETIER NOUS DÉMONTRE
QU'ELLE MAÎTRISE L'ART DE CRÉER
DES PERSONNAGES VIVANTS, PROFONDS, HUMAINS [...] SAMIVA EST L'UN DES PERSONNAGES LES PLUS
MÉMORABLES QU'IL M'A ÉTÉ DONNÉ DE LIRE,
AUTANT EN SCIENCE-FICTION
QU'EN LITTÉRATURE GÉNÉRALE. »

Astronef magazine

3. ISSABEL DE QOHOSATEN

« C'EST FOU CE QUE FRANCINE PELLETIER
ÉCRIT BIEN. LE RÉCIT EST SUPERBEMENT MENÉ.
ELLE NOUS PRÉSENTE UN MONDE IMAGINAIRE
RIGOREUSEMENT CONSTRUIT, PEUPLÉ D'HÉROÏNES
QUI NE SONT NI TROP FORTES, NI TROP FAIBLES.
PAS DE SUPERWOMEN NI DE NOUNOUNES,
MAIS DES FEMMES CRÉDIBLES. »

Le Libraire

« ON SE LAISSE FACILEMENT ENTRAÎNER DANS CE
MONDE INTEMPOREL QUE FRANCINE PELLETIER
MET EN PLACE AU MOYEN DE DESCRIPTIONS
CLAIRES, SANS ARTIFICE. »

Impact Campus

« AVEC CETTE TRILOGIE, FRANCINE PELLETIER
MONTRE QU'ELLE EXCELLE DANS LE ROMAN D'ACTION
ET QU'ELLE SAIT CONSTRUIRE ET CONDUIRE
UNE INTRIGUE COMPLEXE. »

L'ASFFQ

LE SABLE ET L'ACIER

1- NELLE DE VILVÈQ

DE LA MÊME AUTEURE

Livres jeunesse (extraits)

Le Rendez-vous du désert. Roman.

Montréal, Paulines, Jeunesse-pop 59, 1987.

Mort sur le Redan. Roman.

Montréal, Paulines, Jeunesse-pop 64, 1988.

Le Crime de l'Enchanteresse. Roman.

Montréal, Paulines, Jeunesse-pop 66, 1989.

Monsieur Bizarre. Roman.

Montréal, Paulines, Jeunesse-pop 70, 1990.

Le Septième Écran. Roman.

Montréal, Paulines, Jeunesse-pop 80, 1992.

La Saison de l'exil. Roman.

Montréal, Paulines, Jeunesse-pop 82, 1992.

La Planète du mensonge. Roman.

Montréal, Paulines, Jeunesse-pop 89, 1993.

Le Cadavre dans la glissoire. Roman.

Montréal, Paulines, Jeunesse-pop 92, 1994.

Cher ancêtre. Roman.

Montréal, Médiaspaul, Jeunesse-pop 115, 1996.

Damien mort ou vif. Roman.

Montréal, Médiaspaul, Jeunesse-pop 119, 1997.

Les Eaux de Jade. Roman.

Montréal, Médiaspaul, Jeunesse-pop 134, 2000.

Le Crime de Culdéric. Roman.

Montréal, Médiaspaul, Jeunesse-pop 141, 2001.

Livres adulte

Le Temps des migrations. Recueil.

Longueuil, Le Préambule, Chroniques du futur 11, 1987.

Le Sable et l'Acier

1. *Nelle de Vilvèq.* Roman.

Beauport, Alire, Romans 011, 1997.

2. *Samiva de Frée.* Roman.

Beauport, Alire, Romans 016, 1998.

3. *Issabel de Qohosaten.* Roman.

Beauport, Alire, Romans 019, 1998.

Les Jours de l'ombre. Roman.

Lévis, Alire, Romans 075, 2004.

Si l'oiseau meurt. Roman.

Lévis, Alire, Romans 107, 2007.

Un tour en Arkadie. Roman.

Lévis, Alire, Romans 125, 2009.

LE SABLE ET L'ACIER

1- NELLE DE VILVÈQ

FRANCINE PELLETIER



Illustration de couverture : GUY ENGLAND

Photographie : DANIELLE COUTURE

Distributeurs exclusifs :

Canada et États-Unis :

Messageries ADP

2315, rue de la Province
Longueuil (Québec) Canada
J4G 1G4
Téléphone : 450-640-1237
Télécopieur : 450-674-6237

France et autres pays :

Interforum editis

Immeuble Paryseine
3, Allée de la Seine, 94854 Ivry Cedex
Tél. : 33 (0) 4 49 59 11 56/91
Télécopieur : 33 (0) 1 49 59 11 33
Service commande France Métropolitaine
Tél. : 33 (0) 2 38 32 71 00
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 71 28
Service commandes Export-DOM-TOM
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 78 86
Internet : www.interforum.fr
Courriel : cdes-export@interforum.fr

Suisse :

Interforum editis Suisse

Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Téléphone : 41 (0) 26 460 80 60
Télécopieur : 41 (0) 26 460 80 68
Internet : www.interforumsuisse.ch
Courriel : office@interforumsuisse.ch

Distributeur : OLS S.A.

Zl. 3, Corminboeuf
Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Commandes :
Tél. : 41 (0) 26 467 53 33
Télécopieur : 41 (0) 26 467 55 66
Internet : www.olf.ch
Courriel : information@olf.ch

Belgique et Luxembourg :

Interforum editis Benelux S.A.

Boulevard de l'Europe 117, B-1301 Wavre – Belgique
Tél. : 32 (0) 10 42 03 20
Télécopieur : 32 (0) 10 41 20 24
Internet : www.interforum.be
Courriel : info@interforum.be

Pour toute information supplémentaire

LES ÉDITIONS ALIRE INC.

C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1

Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443

Courriel : info@alire.com

Internet : www.alire.com

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour leurs activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

**TOUTS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION
ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS**

1^{er} dépôt légal : 3^e trimestre 1997

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

© 1997 ÉDITIONS ALIRE INC. & FRANCINE PELLETIER

10 9 8 7 6 5^e MILLE

À Luce

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|------------------------------------|-----|
| Chère Issa... .. | 1 |
| NELLE DE VILVÈQ | |
| <i>La main qui glisse</i> | 7 |
| Chapitre 1..... | 9 |
| Chapitre 2..... | 31 |
| Chapitre 3..... | 43 |
| Chapitre 4..... | 57 |
| Chapitre 5..... | 67 |
| Chapitre 6..... | 97 |
| Chapitre 7..... | 117 |
| Chapitre 8..... | 137 |
| Chapitre 9..... | 155 |
| Chapitre 10..... | 165 |
| Chapitre 11..... | 187 |
| Chapitre 12..... | 197 |
| Chapitre 13..... | 209 |
| Chapitre 14..... | 225 |
| Chapitre 15..... | 237 |
| Chapitre 16..... | 247 |
| Chapitre 17..... | 259 |
| <i>Je n'ai plus de temps</i> | 271 |

Chère Issa,

Je confie ce paquet au capitaine dans l'espoir qu'il te trouve en bonne santé et toujours active à Qohosaten. Il y a déjà longtemps que je n'ai reçu de nouvelles du « petit peuple », comme tu nommais les tiens. Pourquoi me décidé-je soudain, après toutes ces années, à te faire parvenir mon cahier ?

J'ai beaucoup réfléchi, ces temps derniers, à ce que tu disais de nous – de Samie, de Rinnie, de moi, de toi – à propos du Changement et de ce que nous représentons pour les gens de Qohosaten. Je vieillis aussi, il faut croire... et plus rapidement que toi, je parie. Je me suis rendu compte que je ne serais pas toujours là pour rappeler à mes concitoyens de Vilvèq qu'il existe un monde au delà du désert, que nous y avons des sœurs et des frères, ou à tout le moins des amis avec qui nous pouvons échanger et, si nous le souhaitons, de qui nous pouvons apprendre.

Tu vois, j'ai bien retenu tes leçons.

Alors, j'ai pensé qu'il existait un moyen pour m'assurer que cette ouverture vers l'extérieur me survivrait : c'est de laisser un témoignage, une trace concrète de mon expérience. Un testament, en quelque sorte.

Pourquoi t'envoyer à toi ce cahier alors que j'aurais pu le faire publier ici, en ville ? D'abord, le papier reste rare à Vilvèq. Et puis, je voudrais, tant qu'à faire, que mon témoignage déborde les murs de la cité.

J'ai pensé que Samie et toi pourriez vous livrer au même petit travail de rédaction. Je sais que Samie ne voudra pas perdre son temps à écrire, mais, à tout le moins, tu pourrais confier vos témoignages à quelque clerc de Qohosaten qui rédigerait la partie manquante de notre histoire. Pour ma part, je n'ai pas retouché à ce cahier, sauf pour y ajouter le témoignage que j'avais fait de vive voix devant le Grand Conseil, et même ce petit ajout date déjà de plusieurs années. J'ai pourtant une bonne idée de la forme que cela pourrait prendre. Il pourrait y avoir trois parties, chacune racontant notre histoire et portant simplement notre nom, pour que les lecteurs comprennent bien qu'il s'agit de l'histoire de femmes ordinaires (en ce qui nous concerne, Samie et moi), des femmes qui ont vécu les bouleversements de ces dernières années en gardant toujours la conviction d'avoir œuvré à la construction d'un monde meilleur.

De toute façon, voici la partie qui pourrait s'intituler « Nelle de Vilvèq », en attendant que

tu décides s'il y aura une « Samiva de Frée » et une « Issabel de Qohosaten ». Quoi que tu décides, je t'en prie, ne te moque pas de moi !

Tu sais, j'ai vécu ces dernières années auprès des vieilles personnes très sages, dans la ville basse, et je crois que j'ai beaucoup appris. Entre autres, on m'a raconté d'anciennes légendes qui remontent à l'époque de la venue du Voyageur. L'une d'entre elles est le récit de la création du monde. On raconte que lorsque Créateur eut fait les êtres humains, notre mère Terra (qui était l'âme de Créateur) lui révéla qu'ils nous avaient façonnés à son image. Créateur voulut vérifier par lui-même. Il souffla sur l'océan pour en apaiser les eaux et les transformer en glace. Ainsi, il vit que les humains étaient à sa ressemblance et à celle de Terra. Mais il voulut aussi se regarder de plus près. Alors, il souleva le miroir qui se brisa aussitôt. Des éclats, en tombant, déchirèrent la toile du monde... et ce serait par ces déchirures que Voyageur se faufile entre les univers.

On dit aussi que toutes les histoires contenues dans toutes les bibliothèques sont les récits de faits vécus dans les autres univers et qui nous apparaissent, à nous des univers voisins, comme de la fiction.

Alors, tu vois, moi aussi je veux contribuer au mythe, je veux raconter l'une de ces histoires de l'un de ces univers : la mienne.

À toi de décider de son sort,

Nelle

NELLE DE VILVÈQ

La main qui glisse un plateau de repas par le guichet de la porte semble parler dans son langage muet. Une profonde ride se creuse dans la pliure du poignet et la main se met au diapason de mon ennui. « Elle est longue, si longue, cette nuit », dit-elle.

Il faut bien meubler le vide silencieux de ma prison. J'ai parlé aux murs, à la chaise de métal fixée au plancher, à la couchette étroite dont j'ai lissé les draps en me levant tout à l'heure, comme tous les matins de mon existence – vieille habitude de l'Institution. Et je vais parler à ce cahier, maintenant, assise à la petite table, essayant, à force de noircir ses pages, de chasser ma peur. Car, de ce voyage, je sais qu'il n'existe pas de retour.

Alors...

Voilà, j'ignore par quel bout commencer. Ou plutôt, je sais trop bien ce que je voudrais raconter : les visages que le temps efface déjà de ma mémoire ; des scènes qui me reviennent par bouffées, sans queue ni tête, et qui s'imposent à ma pensée.

Mais, puisque je dois raconter mon histoire, autant commencer par le début.

CHAPITRE 1

J'étais toute petite quand, pour la première fois, j'ai rencontré le Voyageur. Léane m'avait emmenée voir le fleuve, elle m'avait entraînée hors de la haute ville. Je ne suis pas certaine de me souvenir de tout. Il y a des images confuses dans ma mémoire, je ne sais plus lesquelles sont d'hier, lesquelles sont d'aujourd'hui. Seules les émotions, peut-être, sont restées vraies.

L'aube se levait à peine sur la Ceintane. Les équipes sanitaires s'affairaient à asperger les pavés, à vider les poubelles, à gratter la rouille sur la structure des auvents et sur les bancs. Dans le vent frisquet du petit matin, le silence, la grisaille du pavé mouillé et la senteur pénétrante des détergents tranchaient sur mon souvenir de cet endroit. D'habitude, Léane et moi y déambulions aux heures de marché dans la cohue indescriptible, le fouillis des vêtements soyeux ou rugueux qui effleuraient nos visages ; dans la cacophonie des voix qui s'interpellaient, celles des marchands, celles des clients. À évoquer ce souvenir, la chaleur m'enveloppe d'un doux cocon. Les vives couleurs des étals se sont imprégnées sur ma

rétine et les odeurs – celle, âcre, du tissu fraîchement teint mêlée à celle, plus sucrée, des fruits dans les paniers – persistent dans ma mémoire. Les jours de marché, de lourds chariots se rangeaient de chaque côté de la rue, protégés par les auvents qui grinçaient dans la brise.

D'où venaient ces marchandises, qui les apportait ainsi avec une régularité rassurante, je le demandais fréquemment à Léane et c'est pour cette raison, du moins je le suppose maintenant avec mon raisonnement d'adulte, qu'elle m'a emmenée ce jour-là contempler le bateau à quai. Je savais bien que nous faisons pousser les fruits et les légumes que nous mangions (il y a eu un autre jour sous le dôme des cultures, en compagnie de mon guide). Je savais également que les poissons « poussaient » dans les grands bassins de la basse ville, mais j'avais vu trop d'objets inconnus pour croire que nous les fabriquions tous dans notre ville cernée par le désert.

Alors, il y a eu le port.

Je savais où se situait l'escalier vers la basse ville – tous les enfants de l'Institution le savent. Des compagnons plus âgés nous racontaient l'énorme porche en pierre fermé par la barrière devant laquelle se tiennent les miliciens. Au delà, selon certains, commençait un escalier aussi à pic qu'une échelle sous une voûte obscure. « Mais non ! protestaient les autres : il est à ciel ouvert ! » À nos yeux d'enfants, l'escalier constituait un gouffre où nous craignons d'être engloutis.

Ce jour-là, j'ai suivi Léane avec réticence. Pourquoi cette descente vers les ténèbres, tandis que le soleil nous attendait sur la Ceintane avec

la promesse de sucreries, avec le plaisir d'admirer un jongleur ou un bouffon ? La main de Léane a pesé sur mon épaule.

— Par ici, Nelle.

Après la barrière où des miliciens suspicieux ont examiné nos laissez-passer, nous avons pénétré sous le porche de pierre qui nous recouvrait de sa blancheur glacée. Je me souviens de ma peur, à la vue des étroites marches qui s'enfonçaient dans l'inconnu, du vertige que j'ai ressenti alors.

L'escalier n'était pas si obscur, même s'il ne se trouvait pas vraiment non plus à ciel ouvert. De chaque côté montaient de hauts murs qui le plongeaient dans une pénombre froide et humide. Une mousse chétive y poussait. Des araignées se sont enfuies à notre passage, m'arrachant des cris à la fois effrayés et ravis. Nos pas sonnaient sur les degrés de métal que je me suis amusée à marteler, produisant tout le vacarme que je pouvais.

Nous n'étions pas seules à descendre : un homme en gris marchait juste derrière nous. Je lui ai jeté de fréquents regards parce qu'il gardait toujours la même distance avec nous, même si ses longues jambes pouvaient certainement le porter très loin devant.

Puis le bruit d'une cavalcade retentissante m'a paralysée sur place et j'ai rentré la tête dans les épaules pour me faire toute petite. Deux jeunes gens ont surgi au-dessus de nous, de grands garçons ricaneurs qui ont dévalé les marches à toute allure, bousculant Léane au passage. De sa poigne solide l'homme en gris l'a empêchée de tomber. Les mains de Léane ont serré mes épaules.

— Ce n'est rien, Nelle.

L'homme en gris est resté derrière nous.

En bas, nous sommes entrées sous un nouveau porche où flottait une odeur d'urine, de poisson pourri, de sueurs et d'excréments. Une dizaine de miliciens montaient la garde d'un air ennuyé.

Pourtant, l'escalier ne se terminait pas là. Depuis le large espace où se tenaient les miliciens, je contemplais une sorte de ruelle descendant par paliers successifs entre des maisons peintes de couleurs vives où dominaient le rose et le rouge. Chaque maison possédait, au rez-de-chaussée, un renforcement terminé par un auvent où la dame du lieu s'asseyait pour prendre le frais, en après-midi. Et il devait faire terriblement chaud dans ces demeures parce que, quand nous sommes remontées plus tard, les bourgeoises de l'escalier portaient toutes une tenue très légère.

Mais, au petit matin, les renforcements étaient déserts, les portes et les fenêtres fermées d'un volet. Léane m'a encouragée à descendre et nous avons vite atteint le niveau de la rue. Nous nous sommes retrouvées au pied de la falaise, sur une voie étroite dont les commerces n'étaient pas encore ouverts. Nous y avons fait quelques pas, mais je n'aimais pas l'endroit : une rue mal pavée que personne ne songeait à nettoyer, bordée de gros bâtiments tristes offrant la même façade aveugle, les mêmes fenêtres closes, les mêmes volets abaissés. Je me suis exclamée :

— C'que c'est sale, ici !

Léane a pris ma main.

— Viens.

Nous avons tourné bientôt pour prendre un nouvel escalier, une volée de marches qui nous a

amenées dans une autre rue étroite aux façades aveugles. Un bruit de pas derrière nous : c'était l'homme en gris qui m'a fait un clin d'œil.

Des grincements métalliques m'ont indiqué que les marchands levaient leurs volets : les rues allaient commencer à s'animer. Que de mystérieuses boutiques à explorer ! Mais Léane m'entraînait toujours plus loin sans me laisser le temps de regarder. J'apercevais parfois un bric-à-brac de morceaux de métal tordus à réusiner, de vieilles chaises au siège percé, des plats cabossés, des ustensiles rouillés, des vêtements aux couleurs ternes, comme effacées. On aurait dit des boutiques entières d'objets perdus, de fonds de poubelle. Il ne m'est pas venu à l'esprit que ces objets pouvaient avoir été rapportés par des chasseurs de métal, ceux qui autrefois exploraient la Désolation en quête de biens à récupérer. Ces aventuriers n'existaient plus dans Vilvèq, du moins c'est ce qu'on nous enseignait à l'Institut.

Tout à coup, je me suis trouvée devant la large porte d'une maison, volet levé sur un antre sombre où s'empilaient des caisses en plastique. Nous ne sommes pas entrées, nous sommes restées sur le seuil à respirer l'odeur d'humidité qu'exhalait cette salle. Deux hommes aux vêtements souillés chargeaient les caisses sur un chariot. Ils m'ont dévisagée avec un regard aigu. Léane m'a poussée en avant :

- Allons, viens, Nelle.
- Qu'est-ce qu'il y a dans ces caisses ?
- De la nourriture.

J'ai levé vers Léane un regard méfiant : comment pouvait-elle le savoir ? Nous avons cheminé en

silence pendant quelques instants, mais j'étais bien incapable de m'empêcher de poser des questions : d'où provenaient ces caisses, comment parvenaient-elles jusqu'ici ? Je me souviens du geste apaisant des mains de Léane tandis qu'elle me parlait du port, vers lequel nous allions, du bateau qui apportait toutes sortes de choses utiles. Cependant, les caisses que j'avais vues ne montaient pas vers la ville, puisqu'elles provenaient de nos cultures ; elles descendaient plutôt vers le port pour être emportées par le bateau.

Le bateau ! Que diraient les fanfarons de ma classe quand je leur raconterais ? Aucun d'entre eux n'était jamais venu jusqu'ici, mais tous connaissaient la chanson :

*Il brave la Désolation
sur son navire de saison,
le Voyageur.*

*Des pays sous d'autres soleils
il nous rapporte les merveilles,
le Voyageur.*

Ce n'est qu'un extrait de la chanson. Il me suffirait sans doute de fredonner cet air durant quelques minutes pour que d'autres couplets me reviennent à la mémoire... La partie que je préférais, c'était la plus menaçante (d'autant plus que je n'en saisisais pas le sens) :

*Mais ne touche pas à ses voiles
il te glace jusqu'à la moelle,
le Voyageur !*

Tout excitée, j'ai demandé si j'allais l'apercevoir, *lui*, le Voyageur. Quand j'avais évoqué cette perspective devant mes camarades de classe, ils s'étaient moqués de moi : cela faisait bien cent ans que la chanson avait été composée. Le Voyageur, celui dont on parlait avec la majuscule, il était mort depuis longtemps ! Léane ne s'est pas moquée, elle a souri avec indulgence.

— Je ne crois pas.

Un roulement métallique a résonné dans la rue, attirant mon attention. Nous avons fini de descendre pour aboutir à l'esplanade qui longe le fleuve jusqu'au port. Je connaissais l'endroit pour l'avoir aperçu depuis les fenêtres de l'Institut. De là-haut, cela m'avait paru une place étroite et longue mais, vu d'en bas, c'était un endroit gigantesque comme les éfans, large, balayé par le vent, et qui s'étendait sur une distance fabuleuse. Sur ses pavés inégaux, j'ai vu surgir une sorte de monstre de métal, serpent tressé d'une multitude de chariots que des éfans tiraient en soufflant avec bruit. Un homme était debout, accroché à l'arrière. Il nous a jeté un regard surpris avant d'adresser un signe moqueur à Léane et à l'homme en gris, qui se tenait toujours près de nous. Le bruit a diminué, les chariots se sont éloignés vers le port. J'ai demandé :

— Ils s'en vont au bateau chercher des marchandises ?

Léane a acquiescé.

Nous avons avancé sur leurs traces, longeant la façade des hauts entrepôts entre lesquels s'activaient les débardeurs et les éfans tout au long de l'esplanade. Ici, les hommes étaient trop affairés

pour s'occuper de nous. Nous avons marché longtemps, longtemps, tant qu'à la fin je trébuchais de fatigue.

J'ai recouvré mon énergie en apercevant le fleuve. Enfin, je contemplais de près cette entité mystérieuse dont Hironde, mon institutrice, refusait de parler. Depuis nos fenêtres, en haute ville, j'avais vu un ruban gris, parfois bleu quand le soleil brillait, quelque chose qui ressemblait à une plaque de métal liquide. De l'esplanade, je découvrais le même ruban, juste un peu plus large, enserré dans sa bordure brune qu'on appelait la frange. Nous nous sommes avancées, Léane et moi, jusqu'au bord de l'esplanade, pour apercevoir la surface malodorante sur laquelle naviguait le bateau pour atteindre le port.

Je me suis penchée, si bas que Léane m'a agrippée par l'épaule. Je lui ai souri pour la rassurer. Elle n'a rien dit. Comme j'aurais voulu toucher cette surface brune et puante ! Je n'y comprenais rien.

— C'est quoi, la frange ? Pourquoi le fleuve se trouve au milieu ? Pourquoi c'est dangereux d'y toucher ?

Avec patience, Léane m'a expliqué. La frange, c'était aussi le fleuve, mais desséché : une croûte de déchets et de boue que le temps avait formée sur le bord du fleuve. Durant la saison des pluies, la frange devenait plus liquide, comme maintenant, et le bateau pouvait rejoindre Vilvèq. Mais la frange n'en était pas moins acide, à un point tel qu'elle corrodait le métal des bateaux. C'était pour cette raison que nos pêcheurs ne pouvaient s'éloigner beaucoup : le métal de nos

coques, fondu et refondu maintes fois, était trop affaibli pour permettre à nos pêcheurs de naviguer très longtemps sans danger.

— Mais le bateau du Voyageur, il est fait dans quel métal ?

— Je l'ignore. C'est un alliage que nous ne connaissons pas. De toute façon, où trouverions-nous le minerai pour le fondre, dis-moi ?

J'ai froncé les sourcils.

— Le Voyageur pourrait nous en apporter.

Léane a souri, mais elle n'a rien répliqué. J'ai souhaité rencontrer le Voyageur, lui poser la question. Plus tard, quand je serais grande, je ferais commerce avec lui. J'irais dans les régions lointaines, « sous d'autres soleils », et je trouverais le minerai qui nous permettrait de fabriquer des super-bateaux pour voyager partout, partout.

Nous marchions, encore et encore. J'avais chaud. Et soif. Qu'il se trouvait éloigné de nous, le fleuve ! Sous la surface à l'aspect métallique, je le savais ondoyant. Liquide. Là se trouvait l'eau que nous buvions dans la haute ville.

— Comment est-ce qu'on peut boire l'eau si elle se trouve si loin ?

— De longs tuyaux vont la chercher jusqu'au cœur du fleuve.

J'aurais bien voulu disposer d'un long tuyau, à ce moment-là, pour aller me chercher un peu d'eau !

J'avais oublié ce que les grands racontaient : une pompe, actionnée par les éfans, aspirait l'eau durant toute la saison des pluies pour l'accumuler dans les réservoirs. Ensuite, quand le temps s'assé- chait, commençait la période de rationnement (la

saison préférée des enfants : on évitait de se laver!).

Je bredouillais de fatigue, mais la ronde des questions continuait dans ma tête.

— Mais, Léane... si la frange ronge tout le métal... comment on fait pour le tuyau qui va chercher l'eau ?

Son visage s'est troublé comme celui d'Hironde, l'institutrice, quand je lui posais une question embarrassante.

— Eh bien, je crois que le Voyageur nous a donné un peu de son alliage spécial, une fois. Sinon nous serions morts de soif.

— Mais pourquoi il en a donné pour les tuyaux et pas pour les bateaux ?

— Hum... je ne sais pas trop. Qu'en penses-tu ? Peut-être qu'il s'est dit qu'il n'aurait plus rien à faire si on avait des bateaux comme le sien.

— Mais c'est pas juste !

Léane m'a caressé la tête avec un sourire triste.

— Non, ce n'est pas juste, mais c'est comme ça.

Décidément, j'avais de plus en plus envie de rencontrer le Voyageur ! Comment pouvait-il être à la fois notre bienfaiteur tout en gardant pour lui la plupart de ses richesses ? Pourquoi ne nous donnait-il pas la chance de devenir des voyageurs, nous aussi ?

La main de Léane a touché mon épaule.

— Regarde, Nelle.

Je suis restée muette de saisissement. Nous venions de déboucher sur le port et je n'avais plus assez de mes deux yeux pour voir.

L'immense bassin se situait dans un renfoncement entre la ville et le désert. Tout au fond,

derrière les piscines où l'on élevait les poissons et les éfans, j'apercevais des montagnes de scories, résidus de sable, de poussière et de débris divers que nos ancêtres avaient balayés hors de la ville afin de dégager leur espace vital. Les cônes de ces énormes dunes se faisaient montagnes sur le côté est du bassin, derrière les hauts murs des entrepôts. Car il y avait des édifices sur tout le pourtour : certains ressemblaient à des fourmières tant les débardeurs y paraissaient actifs ; d'autres semblaient désaffectés. Du côté nord se dressait le mur séparant le port des piscines. Je savais qu'autrefois ces bassins n'en avaient formé qu'un seul. On entendait souvent les maîtres discuter des difficultés posées par ces piscines dont l'eau devait rester saine et vive, alors que le port lui-même devenait frange à la saison sèche.

Du côté ouest, où je me tenais avec Léane, se trouvait le bâtiment blanc de l'Annexe, une succursale de la Genète. Des apprentis de l'Institut y travaillaient, mais on ne les rencontrait plus jamais en ville, ces grands-là. Quand mes compagnons de classe apprendraient que j'avais vu le port de mes propres yeux !

Mais ce qui accaparait mon attention, bien sûr, se trouvait *dans* le bassin : un immense navire, la coque recouverte jusqu'à mi-hauteur par des lambeaux de limon séché. À chaque extrémité de son pont, de grands panneaux étaient posés de guingois sur les mâts, comme si les ouvriers avaient été interrompus pendant qu'ils les décrochaient. Ces panneaux n'étaient pas lisses, au contraire, on aurait dit un vaste treillis rigide.

— Oh, Léane, qu'est-ce que c'est ?

Le soleil, a-t-elle expliqué, venait nourrir les panneaux lorsqu'ils étaient redressés, pour faire avancer le navire. J'ai demandé encore :

— Comment ils font quand il n'y a pas de soleil ?

Dans le bateau, des accumulateurs engrangeaient du soleil pour les temps nuageux.

L'électricité, bien sûr ! Il y en avait, à la Genète, mais pas à l'Institution.

Et le bateau ! Il se trouvait amarré à une longue jetée, flanqué d'une passerelle qui montait vers le pont. Sur le quai, deux grues plongeaient leurs câbles dans son ventre pour en extraire les caisses, à l'aide d'un treuil que les éfans actionnaient en poussant des « han ! » titanesques. Leur peau grise luisante était couverte de poussière. Avec leurs grands bras dépourvus de main, ils avançaient, rampant à moitié, propulsés par leur queue, ce moignon de jambes, vrai pilier de chair qui s'agrippait au métal du quai. Leurs lèvres charnues grimaçaient sous l'effort. La peau fine de leurs membres, celle qui lie leurs bras au corps et qui forme leur queue, devenait translucide au soleil, formant un voile pourpre.

J'adorais observer les éfans. Léane m'avait appris que les gens bien élevés disent « genéfans » (c'est leur vrai nom) mais, moi, je préférais dire « éfans », parce que ce mot prenait plus aisément une couleur de rêve. Il n'évoquait pas la Genète, ni quoi que ce soit de fabriqué par les humains. É-fan : é-norme, fan-tastique.

Des débardeurs s'activaient près des éfans à guider les charges vers les chariots. Le bateau

remuait parfois lorsqu'on retirait des pièces lourdes de sa cargaison.

— Mais, Léane, d'où il vient, le bateau ?

Je pensais à la chanson, bien entendu : « Des pays sous d'autres soleils... »

— Il vient d'ailleurs, Nelle.

Quelle drôle de réponse ! Ailleurs, ce n'est pas un pays ! Je commençais à soupçonner que même la savante Léane ne savait pas tout. Du reste, personne n'avait jamais accompagné le Voyageur : comment aurait-on pu connaître cet ailleurs ?

— Pourquoi il va ailleurs, le bateau ?

Léane m'a jeté un regard sévère, celui qu'elle réservait pour les moments où, à son avis, je « faisais le bébé ».

— Tu le sais très bien, on en a parlé cent fois : il commerce, il rapporte les choses que nous n'avons pas.

— Mais pourquoi ailleurs ils ont des choses qu'on a pas ?

— Ils ont sans doute plus de place pour construire des usines, des cultures, ils ne sont peut-être pas entourés par le désert. Je ne sais pas, enfin, personne ne sait ce qu'il y a au delà du fleuve.

Nous sommes restées silencieuses à contempler le travail des débardeurs et des éfans — Léane avec un soupir las, moi à me dandiner sur place. Ailleurs, au delà du fleuve... Qu'est-ce qu'il y avait, là-bas, est-ce qu'on y trouvait aussi des villes, des ports, des éfans ? Je me suis rappelé les paroles des grands, lorsque j'avais soulevé ce sujet lors des récréations, dans la cour de l'Institut.

— C'est vrai que les éfans viennent de l'eau libre ?

Léane a acquiescé. Alors, les grands ne racontaient pas toujours des mensonges, comme le prétendait Hironde, la maîtresse de ma classe ? Mais pourquoi diable les éfans avaient-ils quitté l'eau libre ?

— Leur race était en train de mourir, Nelle, nous les avons sauvés.

— C'est pour ça qu'ils travaillent avec nous, maintenant, pour nous remercier ?

À nouveau, Léane a eu son sourire triste.

— Non, ils n'ont pas choisi de travailler pour nous.

— Comment ça ?

— Eh bien... Nous les avons sauvés, puis nous leur avons dit quoi faire.

Cela ressemblait à l'Institution : quand j'étais toute petite, les maîtres étaient gentils avec moi. Maintenant, quand je voulais m'amuser, ils me disaient : « Fais ceci, fais cela. Touche pas à ça, Nelle. Écoute-moi quand je te parle, tête de roche. »

Ah, mais si j'avais été un éfan... Je ne resterais pas ici une minute de plus, en tout cas pas avec le fleuve, l'eau libre et bleue, à proximité. Pourquoi les éfans n'y retournaient-ils pas ?

— Parce qu'il leur faudrait d'abord traverser la frange et qu'ils y mourraient étouffés.

Pourquoi ne trouvaient-ils pas un autre moyen de fuir ? J'ai montré leurs silhouettes gigantesques, de taille à écraser les humains : ne pouvaient-ils se révolter, voler un bateau ? Ils étaient bien plus gros et bien plus forts que nous !

— Ils ne peuvent pas, à cause de la barrière.

— La barrière ?

Dans leur tête, un implant greffé dès leur naissance. Les éfans ne pouvaient agir de façon violente, ni tenter de s'échapper. Hironde avait dit quelque chose, à ce sujet : nous n'avions pas à craindre les éfans que nous rencontrions, ils n'étaient jamais méchants, ils étaient nos amis...

— Qu'est-ce que c'est, un implant, comment on les fabrique ?

— C'est une machine minuscule. Mais on ne les fabrique pas, elles viennent d'ailleurs, elles aussi.

Encore cet ailleurs ! Léane a penché vers moi son visage au sourire pâli, mais je n'ai pas fait attention.

— Où c'est, ailleurs ?

— C'est très loin, tellement loin qu'on ne peut pas y aller.

Sa voix m'a paru bizarre, un peu morne. Léane me répondait en général avec sérieux, mais cette fois sa réponse était si absurde que j'en suis restée interloquée. Si loin que fût cet ailleurs, le bateau du Voyageur s'y rendait bien, lui ! Sinon comment toutes ces marchandises nous parviendraient-elles ? Les doigts de Léane ont effleuré mes lèvres pour me forcer à me taire ; ses bras m'ont entourée, enveloppants.

— Viens, Nelle, il se fait tard, rentrons, maintenant.

Nous avons fait demi-tour et mon regard est tombé sur l'homme en gris qui se tenait quelques pas derrière nous.

— Encore lui ?

— C'est un ami, ne t'en occupe pas.

Pourquoi n'était-il pas venu nous parler, si c'était un ami ? Léane avait de drôles de réponses, aujourd'hui.

Le dos tourné au bassin, j'ai aperçu la falaise surmontée d'un haut édifice rectangulaire : la Genète. Juste derrière se trouvait l'Institution. Alors, de là-haut, on devait apercevoir le port, et le bateau à quai... Pourquoi les grands en stage à la Genète n'en disaient-ils rien ? C'est vrai qu'on rencontrait rarement les grands après qu'ils avaient été acceptés en stage là-bas... En tout cas, moi, quand ce serait mon tour, je dénicherai une fenêtre d'où je pourrais observer le port et les visites du bateau. Il ne m'est pas venu à l'idée que, si je souhaitais commercer comme le Voyageur, je ne ferais pas le stage de la Genète, du moins pas le *vrai* stage, celui qui oblige les grands à habiter là-bas et à ne plus revenir aux dortoirs.

Sur le toit de la Genète, les éoliennes tournaient à bonne vitesse. Rue de la Cité, entre la grande cour centrale de l'Insti et la Genète, on devait percevoir le grincement régulier des machines à vent. Combien de mes compagnons de classe se trouvaient là, en ce moment, à écouter tourner les pièges à énergie ?

Nous avons repris le chemin de l'interminable esplanade. Tout cela à marcher pour rentrer ! J'ai risqué une plainte.

— J'ai mal aux pieds...

Léane m'a fait les gros yeux.

— Je t'avais prévenue, Nelle. Tu m'as dit que tu étais assez grande pour venir avec moi.

Je me suis empressée d'acquiescer. Bien sûr que j'étais assez grande ! Mais, parfois, même les grands ont trop marché.

Léane a souri.

— On va s'arrêter bientôt. Tu veux voir la place du marché ?

L'endroit où se négociaient les « merveilles » rapportées par le Voyageur ? Bien sûr que je voulais le voir ! Est-ce que c'était très loin ?

— Nous allons marcher moins vite.

J'aurais voulu y être tout de suite ! Pour me distraire, j'ai regardé du côté de la falaise. Plus loin, j'apercevais le gros cap qui forme une avancée au-dessus de la basse ville. À certains endroits le rempart devenait visible dans la lumière du soleil. On distinguait même le sommet des monticules de scories qui formaient un second rempart derrière le premier, notre ultime défense contre le désert et ses sauvages habitants.

L'esplanade s'était animée, à l'instar de toute la basse ville. Des chariots passaient, poussés par des éfans lorsqu'ils transportaient des caisses, réunis en serpent quand ils étaient vides. Des ouvriers désœuvrés flânaient en crachant dans la frange ; ils lançaient des rires et des sifflements à l'adresse de Léane qui ne semblait pas les entendre. Derrière nous, l'homme en gris s'était rapproché.

Je commençais à traîner les pieds, butant contre les pavés inégaux, quand Léane m'a poussée sur la droite, pour emprunter une ruelle étroite constituée d'un escalier aux degrés peu élevés. Ah non, pas encore des marches à monter !

Tout à coup, il y a eu une bousculade en haut de l'escalier. Des hommes en blanc à la peau très brune écartaient les passants. Des protestations ont fusé, puis se sont tues. Léane m'a prise par les épaules et nous nous sommes tassées contre le

mur. L'homme en gris s'est placé devant nous. J'ai étiré le cou pour voir les hommes en blanc. Quel sans-gêne ! Ils repoussaient les badauds sans ménagement. Au milieu d'eux marchait un gros bonhomme vêtu d'une tunique ample qui lui tombait jusqu'aux genoux, par-dessus un pantalon qui moulait ses jambes grasses. Malgré la chaleur, pas un pouce de sa peau n'était exposé à la vue : les manches de la tunique, longues, le couvraient jusqu'aux poignets ; il portait des gants ; sur sa tête, un chapeau terminé par une voilette dissimulait son visage. Les gens murmuraient dans son dos, mais il ne semblait pas s'en apercevoir.

— Qui c'est, celui-là ?

La main de Nelle a serré mon bras, m'encourageant à me taire. Déjà, l'étrange cortège était passé, les gens dévalaient l'escalier dans un sens ou dans l'autre, et l'homme en gris faisait signe à Léane de se remettre en mouvement. J'ai répété :

— Qui c'était ?

Léane a répondu d'un air soucieux :

— Des marins, les gens du bateau.

J'ai tressailli. « Mais ne touche pas à ses voiles ! Il te glace jusqu'à la moelle, le Voyageur. » Ses voiles ! Je venais de comprendre la chanson.

— Dis, Léane, c'était *lui* ? Le Voyageur ?

Un vieux monsieur qui se trouvait à notre hauteur a fait un drôle de geste avec sa main, les doigts croisés. Il s'est écrié :

— Éduquez cette gamine, dame, elle va nous porter malheur !

Léane s'est penchée vers moi tout en marchant :

— Il ne faut pas parler de lui, Nelle. Fais comme s'il n'existait pas.

Quoi ? Comment pouvait-on ignorer la présence d'un être aussi fabuleux ? Bien sûr, ce n'était pas le Voyageur de la chanson, celui qui était survenu un siècle plus tôt, apportant pour la première fois des marchandises de l'extérieur... Mais c'était l'un de sa race, un homme extraordinaire, le maître des marins ! Et je ne pouvais pas parler de lui ?

— Pourquoi ?

Léane a eu un soupir exaspéré.

— Ici, dans la basse ville, les gens croient que ça porte malheur d'en parler.

Quelle drôle d'idée ! Moi, quand je serais grande, je n'aurais pas peur de l'homme à la voilette. Même que je lui demanderais son nom !

Nous avons atteint le haut de la ruelle et débouché sur un vaste espace encombré de chariots et de gens. Il y avait des crieurs publics, des marchands ambulants, des miliciens aussi. Les gens jouaient du coude, ils se bousculaient, se jetaient des insultes à la tête. Moi, je souriais, fascinée. Bien sûr, aucun jongleur, aucun artiste n'occupait la place, comme en haute ville. Dommage. Mais les cris de ces marchands valaient bien un spectacle de marionnettes !

Léane m'a entraînée jusqu'aux échoppes qui occupaient le rez-de-chaussée des maisons. Une marchande nous a vendu des jus de fruit. À un boulanger, Léane a acheté des petits pains ronds, comme en haute ville. En fait, je ne voyais pas bien la différence entre les gens d'ici et ceux de là-haut.

— Pourquoi il faut un laissez-passer pour venir ici ?

Léane a mis du temps à avaler sa bouchée de pain.

— Eh bien, c'est pour nous protéger en haute ville...

— Nous protéger de quoi ?

Elle a eu un geste de la main pour écarter ma question.

— Je t'expliquerai une autre fois, Nelle. Finis ton pain, on va remonter.

J'ai protesté :

— Mais on devait passer toute la journée ensemble !

— Tu n'as pas dit que tu étais fatiguée ?

— C'était tout à l'heure ! Je veux voir les boutiques, je veux...

Elle s'est penchée à nouveau vers moi, enveloppante.

— Nelle, tu veux toujours tout voir mais, cette fois, c'est moi qui suis trop fatiguée.

Elle était ma bourgeoise. Il faut obéir, c'est ce qu'on nous apprend à l'Institut. J'ai grimacé un peu, mais j'ai mangé mon pain et repris la main de Léane.

Zut ! Il restait l'escalier à remonter.

Sur les divers paliers, des bourgeoises prenaient le frais dans des poses plutôt osées. Je les regardais, interloquée, quand Léane a attiré mon attention sur les insectes qui peuplaient l'escalier.

Nous avons achevé la montée en silence, ce qui m'a laissé le temps de réfléchir. Une fois là-haut, après avoir repris mon souffle, j'ai demandé :

— Une autre fois, est-ce qu'on pourra visiter le bateau ?

Léane a ri, comme si ma question était stupide.

— Bien sûr que non, Nelle.

— Pourquoi ?

— Les marins n'aimeraient pas beaucoup avoir une petite fille curieuse dans les jambes...

J'ai fait la moue.

— Mais toi, tu es grande... Tu es déjà montée sur le bateau ?

Léane a détourné la tête.

— Non.

— Pourquoi ?

Léane a soupiré.

— Écoute, personne ne peut monter sur le bateau.

— Pourquoi ?

— C'est défendu.

Quand elle soupirait ainsi, elle me faisait penser à Hironde, ma maîtresse. Cela ne m'a pas arrêtée. J'ai demandé encore pourquoi, mais Léane n'a plus répondu.

J'ai traîné les pieds autant que possible, pour retarder le retour à l'Institut. Il y avait marché sur la Ceintane et Léane a cédé à ma supplique. Nous sommes allées admirer un jongleur. Ici, la foule semblait moins bruyante, moins grouillante aussi. Et Léane paraissait très fatiguée. Elle m'a ramenée finalement à l'Institution, m'a dit au revoir d'un baiser affectueux, me faisant l'offrande d'un dernier sourire.

Debout derrière la grille qui s'était refermée, je l'ai regardée s'éloigner avec l'homme en gris qui lui emboîtait le pas. Elle me laissait, encore une fois, la tête pleine de questions – questions que je poserais à Hironde, ma maîtresse, Hironde

qui, comme toujours, les éluderait jusqu'à ce que, de guerre lasse, il ne lui reste plus qu'à me punir de ma curiosité.



Ma prison tangué, maintenant. J'entends des grincements, des craquements étranges qui percent le silence.

Tangué, ma prison. Tu ne m'empêcheras pas d'approcher l'étroite ouverture, placée tout en haut de la cloison, caricature de fenêtre par laquelle je regarderai la fin du jour, la lente marche de l'obscurité envahissant le bleu du ciel, avant que la nuit ne nous enveloppe de son manteau.

Tangué, mon souvenir.



FRANCINE PELLETIER...

... est née à Laval en 1959. Après des études en enseignement du français à l'UQAM, elle publie, à partir de 1983, de nombreux textes de science-fiction, d'abord en revue, puis en anthologies et collectifs. Elle a publié plus d'une quinzaine de romans pour jeunes adolescents, mais ce sont ses œuvres pour le grand public qui ont obtenu le plus de reconnaissance. En 1988, son recueil *le Temps des migrations* recevait le Grand Prix de la science-fiction et du fantastique québécois pour la nouvelle «La Petite Fille du silence», puis le prix Boréal du meilleur livre de l'année. Les deuxième et troisième tomes de sa trilogie «Le Sable et l'Acier» ont à leur tour reçu le Grand Prix 1999. De plus, *Samiva de Frée*, le deuxième volume de cette trilogie, a reçu le prix Boréal 1999 ainsi que le prix Aurora du meilleur roman de la science-fiction canadienne.

EXTRAIT DU CATALOGUE



Collection « Romans » / Collection « Nouvelles »

- | | | |
|-----|---|------------------------|
| 001 | <i>Blunt – Les Treize Derniers Jours</i> | Jean-Jacques Pelletier |
| 002 | <i>Aboli</i> (Les Chroniques infernales) | Esther Rochon |
| 003 | <i>Les Rêves de la Mer</i> (Tyranæïl -1) | Élisabeth Vonarburg |
| 004 | <i>Le Jeu de la Perfection</i> (Tyranæïl -2) | Élisabeth Vonarburg |
| 005 | <i>Mon frère l'Ombre</i> (Tyranæïl -3) | Élisabeth Vonarburg |
| 006 | <i>La Peau blanche</i> | Joël Champetier |
| 007 | <i>Ouverture</i> (Les Chroniques infernales) | Esther Rochon |
| 008 | <i>Lames sœurs</i> | Robert Malacci |
| 009 | <i>SS-GB</i> | Len Deighton |
| 010 | <i>L'Autre Rivage</i> (Tyranæïl -4) | Élisabeth Vonarburg |
| 011 | <i>Nelle de Vilvèq</i> (Le Sable et l'Acier -1) | Francine Pelletier |
| 012 | <i>La Mer allée avec le soleil</i> (Tyranæïl -5) | Élisabeth Vonarburg |
| 013 | <i>Le Rêveur dans la Citadelle</i> | Esther Rochon |
| 014 | <i>Secrets</i> (Les Chroniques infernales) | Esther Rochon |
| 015 | <i>Sur le seuil</i> | Patrick Senécal |
| 016 | <i>Samiva de Frée</i> (Le Sable et l'Acier -2) | Francine Pelletier |
| 017 | <i>Le Silence de la Cité</i> | Élisabeth Vonarburg |
| 018 | <i>Tigane -1</i> | Guy Gavriel Kay |
| 019 | <i>Tigane -2</i> | Guy Gavriel Kay |
| 020 | <i>Issabel de Qohosaten</i> (Le Sable et l'Acier -3) | Francine Pelletier |
| 021 | <i>La Chair disparue</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -1) | Jean-Jacques Pelletier |
| 022 | <i>L'Archipel noir</i> | Esther Rochon |
| 023 | <i>Or</i> (Les Chroniques infernales) | Esther Rochon |
| 024 | <i>Les Lions d'Al-Rassan</i> | Guy Gavriel Kay |
| 025 | <i>La Taupe et le Dragon</i> | Joël Champetier |
| 026 | <i>Chronoreg</i> | Daniel Sernine |
| 027 | <i>Chroniques du Pays des Mères</i> | Élisabeth Vonarburg |
| 028 | <i>L'Aile du papillon</i> | Joël Champetier |
| 029 | <i>Le Livre des Chevaliers</i> | Yves Meynard |
| 030 | <i>Ad nauseam</i> | Robert Malacci |
| 031 | <i>L'Homme trafiqué</i> (Les Débuts de F) | Jean-Jacques Pelletier |
| 032 | <i>Sorbier</i> (Les Chroniques infernales) | Esther Rochon |
| 033 | <i>L'Ange écarlate</i> (Les Cités intérieures -1) | Natasha Beaulieu |
| 034 | <i>Nébulosité croissante en fin de journée</i> | Jacques Côté |
| 035 | <i>La Voix sur la montagne</i> | Maxime Houde |
| 036 | <i>Le Chromosome Y</i> | Leona Gom |
| 037 | (N) <i>La Maison au bord de la mer</i> | Élisabeth Vonarburg |
| 038 | <i>Firestorm</i> | Luc Durocher |
| 039 | <i>Aliss</i> | Patrick Senécal |

| | | |
|-----|---|------------------------|
| 040 | <i>L'Argent du monde -1</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2) | Jean-Jacques Pelletier |
| 041 | <i>L'Argent du monde -2</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2) | Jean-Jacques Pelletier |
| 042 | <i>Gueule d'ange</i> | Jacques Bissonnette |
| 043 | <i>La Mémoire du lac</i> | Joël Champetier |
| 044 | <i>Une chanson pour Arbonne</i> | Guy Gavriel Kay |
| 045 | <i>5150, rue des Ormes</i> | Patrick Senécal |
| 046 | <i>L'Enfant de la nuit</i> (Le Pouvoir du sang -1) | Nancy Kilpatrick |
| 047 | <i>La Trajectoire du pion</i> | Michel Jobin |
| 048 | <i>La Femme trop tard</i> | Jean-Jacques Pelletier |
| 049 | <i>La Mort tout près</i> (Le Pouvoir du sang -2) | Nancy Kilpatrick |
| 050 | <i>Sanguine</i> | Jacques Bissonnette |
| 051 | <i>Sac de nœuds</i> | Robert Malacci |
| 052 | <i>La Mort dans l'âme</i> | Maxime Houde |
| 053 | <i>Renaissance</i> (Le Pouvoir du sang -3) | Nancy Kilpatrick |
| 054 | <i>Les Sources de la magie</i> | Joël Champetier |
| 055 | <i>L'Aigle des profondeurs</i> | Esther Rochon |
| 056 | <i>Voile vers Sarance</i> (La Mosaïque sarantine -1) | Guy Gavriel Kay |
| 057 | <i>Seigneur des Empereurs</i> (La Mosaïque sarantine -2) | Guy Gavriel Kay |
| 058 | <i>La Passion du sang</i> (Le Pouvoir du sang -4) | Nancy Kilpatrick |
| 059 | <i>Les Sept Jours du talion</i> | Patrick Senécal |
| 060 | <i>L'Arbre de l'Été</i> (La Tapisserie de Fionavar -1) | Guy Gavriel Kay |
| 061 | <i>Le Feu vagabond</i> (La Tapisserie de Fionavar -2) | Guy Gavriel Kay |
| 062 | <i>La Route obscure</i> (La Tapisserie de Fionavar -3) | Guy Gavriel Kay |
| 063 | <i>Le Rouge idéal</i> | Jacques Côté |
| 064 | <i>La Cage de Londres</i> | Jean-Pierre Guillet |
| 065 | (N) <i>Treize nouvelles policières, noires et mystérieuses</i> | Peter Sellers (dir.) |
| 066 | <i>Le Passager</i> | Patrick Senécal |
| 067 | <i>L'Eau noire</i> (Les Cités intérieures -2) | Natasha Beaulieu |
| 068 | <i>Le Jeu de la passion</i> | Sean Stewart |
| 069 | <i>Phaos</i> | Alain Bergeron |
| 070 | (N) <i>Le Jeu des coquilles de nautilus</i> | Élisabeth Vonarburg |
| 071 | <i>Le Salaire de la honte</i> | Maxime Houde |
| 072 | <i>Le Bien des autres -1</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -3) | Jean-Jacques Pelletier |
| 073 | <i>Le Bien des autres -2</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -3) | Jean-Jacques Pelletier |
| 074 | <i>La Nuit de toutes les chances</i> | Eric Wright |
| 075 | <i>Les Jours de l'ombre</i> | Francine Pelletier |
| 076 | <i>Oniria</i> | Patrick Senécal |
| 077 | <i>Les Méandres du temps</i> (La Suite du temps -1) | Daniel Sernine |
| 078 | <i>Le Calice noir</i> | Marie Jakober |
| 079 | <i>Une odeur de fumée</i> | Eric Wright |
| 080 | <i>Opération Iskra</i> | Lionel Noël |
| 081 | <i>Les Conseillers du Roi</i> (Les Chroniques de l'Hudres -1) | Héloïse Côté |
| 082 | <i>Terre des Autres</i> | Sylvie Bérard |
| 083 | <i>Une mort en Angleterre</i> | Eric Wright |

VOUS VOULEZ LIRE DES EXTRAITS
DE TOUS LES LIVRES PUBLIÉS AUX ÉDITIONS ALIRE ?
VENEZ VISITER NOTRE DEMEURE VIRTUELLE !

www.alire.com

Extrait de la publication

NELLE DE VILVÈQ
est le onzième titre publié
par Les Éditions Alire inc.

Cette version numérique
a été achevée en mars 2010
pour le compte des éditions



« QUELLE INTENSITÉ DANS CETTE ÉCRITURE ET CHEZ LES PERSONNAGES. FRANCINE PELLETIER MAÎTRISE SUPERBEMENT L'ART D'ÉCRIRE, SUFFISAMMENT POUR DEVENIR [...] UNE GRANDE ÉCRIVAINNE. »

L'ASFFQ

Nelle de Vilvèq

Nelle serait une jeune fille ordinaire s'il n'y avait les « qui » et les « pourquoi », toutes ces questions qu'elle pose sans obtenir de réponses des adultes de Vilvèq.

Qu'y a-t-il au-delà du désert qui encercle la ville ? Qui est ce mythique « Voyageur » qui apporte les marchandises indispensables à la survie de la population ? D'où vient-il et où retourne-t-il lorsque son navire quitte le port, chargé de caisses au contenu mystérieux ? Et pourquoi la coque de son navire résiste-t-elle à l'effroyable pouvoir corrosif des eaux du fleuve, et pas celle des bateaux de Vilvèq ?

Parce que Nelle veut savoir à tout prix, parce que son désir de liberté et sa curiosité insatiable ont fait d'elle une terrible entêtée, sa révolte face à l'autorité sera extrême. Tout comme les conséquences de cette rébellion !

Le Sable et l'Acier: une trilogie aux personnages inoubliables, dont *Nelle de Vilvèq* est le premier volume.

TEXTE INÉDIT



13,95 \$

7,90 € TTC

Extrait de la publication

